

LI WEIWEN

Thèse sous la direction de Monsieur A. GOURNAY

L'identité multiculturelle de Pékin :

que doit la capitale aux traditions chinoises et « barbares » ?

Contribution présentée lors de la Journée Doctorale d'Archéologie

Le 19 Janvier 2017

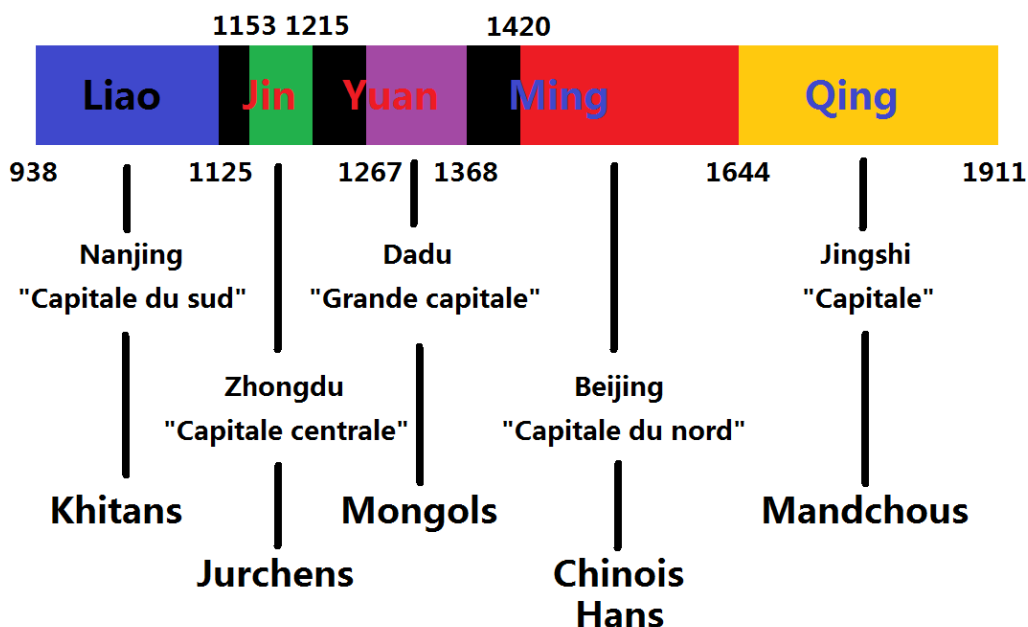
Résumé :

Établie sur la frontière entre les provinces agricoles et les régions pastorales, Pékin, la capitale de Chine pendant les huit derniers siècles, est depuis son premier jour un nœud multiculturel. Au fil des dynasties qui se succédèrent sur le trône de cette ville, la relation entre les Chinois Han et les peuples nomades étaient tantôt conflictuelles, tantôt collaboratives. C'est grâce à cette histoire emplie d'invasions et de reconstructions que Pékin obtient son identité complexe. Des deux côtés de la Grande muraille ne se jouaient pas simplement les rôles de conquérant et de défenseur, mais aussi ceux d'imitateur, d'admirateur et d'apprenant, dont témoigne l'histoire de Pékin par, entre autres, ses aspects géopolitique, rituel et religieux.

Mots-clés :

Pékin, urbanisme, Grande muraille, culte ancestral, bouddhisme vajrayāna

En tant que capitale chinoise, Pékin est jeune et hybride par rapport à certaines villes qui étaient les capitales traditionnelles du pays, telles que Chang'an et Luoyang, les chefs-lieux de l'empire depuis l'antiquité et qui marquèrent pendant une très longue période l'extrémité orientale est de la route de soie ; Nankin et Hangzhou qui devinrent ~~devenaient~~ capitales de la Chine du Sud lorsque le pays était divisé en deux ; ou encore Kaifeng qui a témoigné de la prospérité des Song. A l'inverse, Pékin est une ville plus jeune mais aussi très isolée géographiquement, ce qui l'éloigne de la latitude des autres capitales historiques.



L'histoire impériale de Pékin débute au XI^e siècle. Dans le millénaire qui suit, elle a été la capitale de cinq dynasties. Ce qui est remarquable, c'est que quatre de ces cinq dynasties ont été fondées par des peuples nomades : les Liao des Khitans, les Jin des Jurchen, les Yuan des Mongols et les Qing des Mandchous, qui ont souvent été considérés comme des Barbares. Seuls les Ming étaient une dynastie établie par les Chinois Hans. Pékin est ainsi à la fois la première étape de l'invasion des peuples du nord vers le centre du pays et la dernière fortification défensive des Chinois contre les steppes et les déserts. Ce double rôle est déjà visible à travers le titre de cette ville au fil des différentes époques. Sous les Liao, elle était la *Nanjing* 南京, « capitale du sud » ; sous les Jin qui repoussent largement la frontière vers le Midi, elle devint la *Zhongdu* 中都, « capitale centrale » ; sous les Ming, elle était littéralement la *Beijing* 北京, « capitale du nord » ; puis Pékin fut simplement nommée « capitale » sous les Yuan et les Qing, deux dynasties qui ont unifié les deux côtés de la Grande Muraille.

Géopolitique : passage ou rempart ?

Pour les Barbares, Pékin est un passage, une passerelle leur permettant un accès aux régions centrales de la Chine. Sous leurs règnes, ils n'eurent aucune difficulté à relier cette capitale aux lieux principaux de leur pays d'origine par les routes impériales, tels que la Mandchourie des Liao, des Jin et des Qing, ou la *Shangdu* 上都 (la Capitale supérieure) des Yuan, plus connue sous le nom de Xanadu grâce à un poème de Coleridge. C'est à cette époque que Pékin se présente comme un centre dynamique surtout tourné vers les montagnes, avec une série d'aménagements du territoire ambitieux qui élargissent ses horizons : les Liao ont converti certains marais en terrains de chasse, la construction de grands temples et de systèmes de canaux dans la région autour de cette ville est due aux Jin et Yuan, sans oublier les vastes jardins impériaux aménagés par les Qing.

Pour les Ming, au contraire, Pékin est avant tout un rempart. Si elle est toujours le centre de l'empire, il s'agit d'un centre plutôt replié sur lui-même : le domaine des activités impériales était largement cantonné à l'enceinte même de la ville. Parfois, il est pourtant inévitable que le rite ou les conditions de terrain exigent que certains lieux importants se trouvent à l'extérieur de la ville, par exemple les autels et les tombeaux ancestraux. A ce titre, la monumentalité des fortifications établies par les Ming pour la défense de ces lieux ne cesse de nous surprendre. Grâce à l'essor des techniques de maçonnerie de l'époque, ces ouvrages se distinguent soit par leurs dimensions, telles que les enceintes du vaste terrain de chasse *Nanyuan* 南苑 dans la banlieue sud, dont la superficie dépasse même celle de Pékin ; soit par leur finesse, comme la Cité *Gonghua cheng* 鞏華城 construite à mi-chemin entre Pékin et les tombeaux des Ming, qui est une ville en miniature à quatre portes fortifiées, similaire à la capitale. Tous ces lieux importants sont soigneusement implantés sur la plaine de Pékin, à l'abri d'un rempart des remparts, la Grande muraille.

Kafka écrivit un petit texte sur la construction de la Grande muraille, dans lequel il dit que cet édifice, dont le vrai objectif est inconnu, ne pouvait fonctionner pour défendre le pays contre les Barbares, puisqu'il correspond à une ligne au lieu d'un cercle fermé. Nous devons dire que Kafka a partiellement raison : les grandes batailles contre l'invasion des peuples du Nord sous les Ming eurent lieu soit dans la banlieue même de Pékin en cas de situation critique, soit bien loin au-delà de ce rempart, lorsque les troupes chinoises repoussèrent vers le nord, mais rarement à son pied. Ainsi, au lieu d'étudier le fonctionnement militaire de la Grande Muraille comme il est souvent d'usage, il est plus intéressant d'observer la vision qu'avaient les Barbares de cette frontière.

Passage. Rempart. La coexistence de ces deux conceptions spatiales peut être parfois spectaculaire, comme le cas de la juxtaposition du fort *Juyong guan* 居庸關 des Ming avec le *Yuntai* 雲台 ou Terrasse de nuages des Yuan. Le *Yuntai* n'est pas un édifice militaire, mais un passage en marbre surmonté autrefois par trois pagodes tibétaines. Dans la voûte de ce passage, des motifs bouddhiques sont finement sculptés,

accompagnés d'un texte en cinq langues : le mongol, le, le chinois, le tibétain, le sanscrit et le tangout. Le contraste entre cette arche voûtée des Yuan et le fort des Ming est si remarquable qu'il ne peut être ignoré par aucun voyageur qui y passe. Théodore Duret, par exemple, considère le *Yuntai* même comme « la trace du conquérant contre qui toutes ces pierres ont été si vainement entassées » dans son *Voyage en Asie* publié en 1874.

La Chine se présente comme une civilisation de murs aux yeux des Occidentaux. « Mesquin », c'est le mot employé par Julien de Rochechouart, ambassadeur de France à Pékin de 1866 à 1872. Néanmoins, ce qui mérite notre attention n'est pas la façon dont les Barbares ont brisé militairement les murs des Chinois, mais leur habileté, dès qu'ils entrent en Chine, à jouer avec la notion rituelle chinoise du mur. Un exemple typique date du début des Qing. En 1644, l'empereur Shunzhi installa son peuple dans la ville intérieure de Pékin et les habitants chinois furent obligés de se déplacer dans la ville extérieure — ces deux parties de la capitale séparées par un mur obtiennent ainsi respectivement leur surnom de villes « tartare » et « chinoise ». Quatre décennies plus tard, la mère de l'empereur Shunzhi, alors impératrice douairière de Kangxi, à la fin de sa vie, a dû faire face à la question de l'emplacement de son tombeau. À cette époque, un terrain réservé aux tombeaux impériaux avait déjà



Figure 1 : Le tombeau de l'impératrice douairière Xiaozhuang 孝莊 à l'extérieur de l'enceinte du terrain des tombeaux impériaux à Zunhua 遵化 (image satellitaire de Google Earth).

été établi à Zunhua 遵化, à l'est de Pékin, mais d'après la tradition, elle devait rester avec son mari dont le tombeau était en Mandchourie. Elle ne souhaitait pas retourner de l'autre côté de la Grande muraille afin de rester à Pékin auprès de ses descendants. Finalement, son tombeau fut installé à Zunhua, mais à l'extérieur de l'enceinte. Ainsi sa postérité fut assurée, sans que sa présence "hors du mur" en compagnie de son mari ne dérange le système généalogique établi et centré sur son fils, l'empereur Shunzhi. Une métaphore de "mur à la chinoise" s'est ainsi développée, cette enceinte symbolisant en quelque sorte la Grande Muraille

Rite du culte ancestral : confucianisme ou chamanisme ?

Une fois installés à Pékin, ces peuples nomades construisirent leur capitale et leur palais à la chinoise. Les rites sont l'un des aspects les plus complexes et les plus importants de la vie d'une capitale impériale.

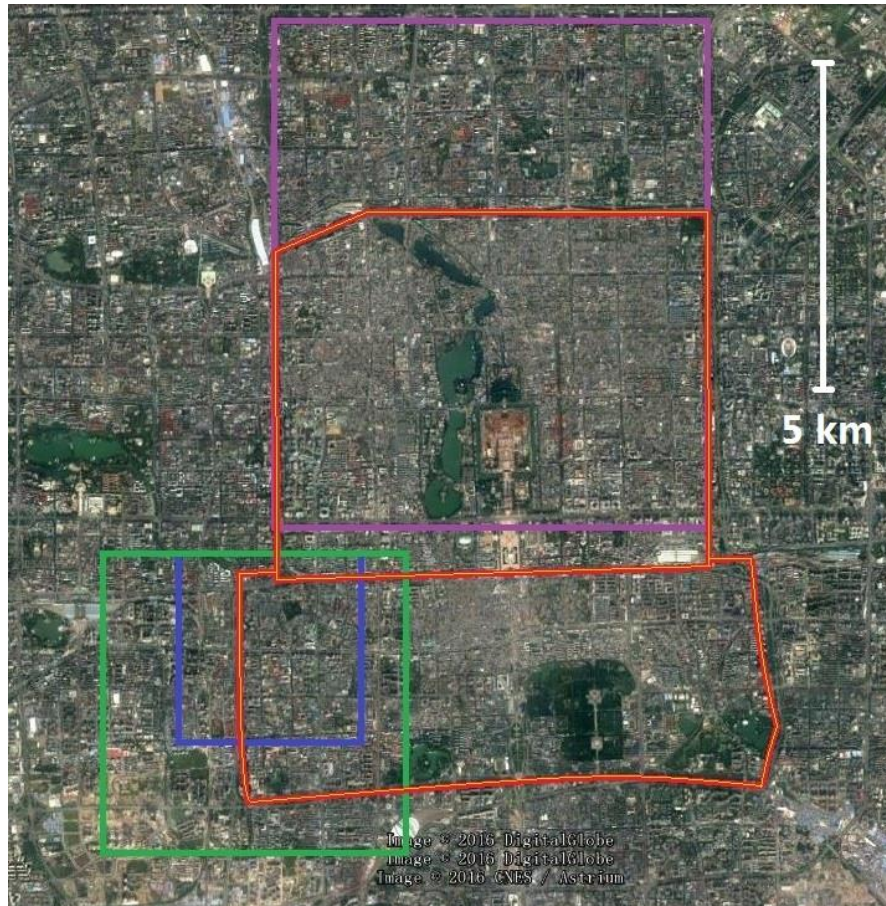


Figure 2 : Le site de la capitale à ses différentes époques représentées sur la trame de la ville actuelle de Pékin. Liao : bleu ; Jin : vert ; Yuan : pourpre ; Ming : rouge ; Qing : jaune (image satellitaire de Google Earth).

La question des rites concerne maints domaines de la vie, de la légitimité du pouvoir aux comportements quotidiens. Un exemple typique est la relation rituelle entre la gauche et la droite : quelle est la direction supérieure ? Parmi les cinq dynasties qui se sont installées à Pékin, quatre d'entre elles stipulent la supériorité de la gauche, les Yuan étant la seule exception. Cela ne concerne pas seulement le régime politique de l'empire, tel que le rang hiérarchique de secrétaire d'État de gauche (*zhongshu zuocheng* 中書左丞) et de droite (*zhongshu youcheng* 中書右丞), mais aussi la description officielle des édifices, qui doit suivre un ordre spatial, indispensable pour la prescription des rites impériaux.

En ce qui concerne les rites, parmi tous ceux dédiés au Ciel, à la Terre et aux divers éléments naturels ou humains, le rite du culte ancestral s'inscrit dans une longue tradition en Chine et est hautement théorisé par la doctrine confucéenne. Il ne s'agit pas uniquement d'offrir des offrandes devant des représentations matérielles des

ancêtres, mais avant tout de savoir mettre en ordre les différentes générations de l'histoire de la famille régnante (ce qui peut être parfois très compliqué comme le cas des Yuan qui étaient en même temps une dynastie chinoise et une partie du reste de l'Empire mongol), de savoir numéroter les ancêtres et de les séparer selon l'ordre Zhao 昭 (numéro impair) et l'ordre Mu 穆 (numéro pair) et de savoir distinguer le premier ancêtre dans le sens généalogique du premier ancêtre fondateur de la dynastie. Il s'agit également de bien oublier les très anciens ancêtres : d'après le culte, les offrandes pour les ancêtres de plus de sept générations doivent se dégrader, et leur tablette doit être placée dans un endroit séparé. Les quatre dynasties barbares ont établi leur lieu du culte ancestral à la chinoise dans la ville de Pékin, nommé *Taimiao* 太廟. Malgré le fait que le *Taimiao* des Ming et des Qing soit le seul qui nous soit parvenu, nous savons qu'ils étaient tous construits à peu près selon le même principe : une grande salle en avant, qui n'était ouverte que pendant les rites, comme un salon, et une ou plusieurs salles moins grandes et plus intimes à l'arrière, comme un appartement qui abriterait les tablettes des ancêtres. Pendant les rites sacrificiels, les tablettes sont disposées dans la grande salle aménagée comme un lieu de rencontre des vivants et des défunts.

Cependant, l'établissement d'un système rituel à la chinoise ne signifie pas que ces peuples nomades ignoraient leur propre rite ancestral. Chacune de ces dynasties barbares possédait un système parallèle où leur rite traditionnel était pratiqué. Les Liao, les Jin et les Yuan avaient tous un rite chamaniste dit *shaofan* 燒飯, qui consistait à brûler les offrandes (nourritures et alcool dans la plupart des cas) pour qu'elles parviennent aux défunts. D'après les écrits des Yuan, cette cérémonie a lieu dans un endroit hypèthre avec des sapins faisant de l'ombre et donnant une atmosphère de tristesse — une pratique différente de la cérémonie chinoise qui prenait place sous une lourde toiture majestueuse et où les offrandes étaient distribuées aux participants après le rite (le mot chinois *zuo* 胾 qui remonte à l'antiquité désigne la viande d'offrande). En plus du rite du *shaofan*, les Mongols Yuan ont un autre régime d'après lequel chaque monarque fait dresser une ou plusieurs tentes (*woerduo* 斡耳朵, hordes) représentant à la fois une unité familiale et une unité administrative. Les femmes jouent un rôle très important dans la vie rituelle chez les Yuan : après le décès du monarque, les affaires rituelles de ses tentes sont prises en charge par ses veuves. Dans le palais des Yuan à Pékin, une zone est réservée à ces tentes qui, à la fin de la dynastie, atteignent le nombre de onze et sont nommées dans les écrits de l'époque « Hordes des onze impératrices (*Shiyishi huanghou woerduo* 十一室皇后斡耳朵) ».

Les Mandchous, quant à eux, avaient aussi une tradition spéciale pour rendre un culte au Ciel et aux ancêtres. Ce système rituel est nommé par son lieu de cérémonie *tanse* (*tanzi* 堂子 en chinois). Un *Tanse* impérial est établi au centre de Pékin dès l'installation du peuple mandchou. Certains palais des Ming ont aussi été réaménagés pour faciliter le rite mandchou. Interdit aux Chinois Hans, ce rite impérial n'a pas laissé beaucoup de descriptions officielles, mais il est amplement connu parmi les Pékinois. Il consiste à mettre du porc cuit et du riz non seulement devant les divinités, mais aussi dans un bol placé au sommet d'un mât en fer pour faire venir les corbeaux

et les pies. A la différence des Khitans, des Jurchens et des Mongols qui brûlent leurs offrandes, les Mandchous, comme les Chinois, distribuent ces gros morceaux de porc après le rite : une partie est d'ailleurs achetée par les restaurants chinois. Les Pékinois doivent ainsi à ce rite mandchou un genre de ragoût de porc, et bien qu'aujourd'hui ce rite ait presque disparu, le plat demeure très apprécié par les locaux. Pékin doit probablement aussi ses innombrables corbeaux à ce rite — aujourd'hui ces corbeaux sont encore très présents dans la ville et leurs déplacements quotidiens dans la région pékinoise est étudié depuis peu par des zoologues.

Si les Barbares pratiquent leur rite traditionnel à Pékin, les Chinois eux-mêmes ne sont pas non plus toujours bons élèves de Confucius. La présence de l'image dans les rites du culte ancestral n'est pas approuvée par la pensée confucianiste; cependant, depuis les Han, les temples ancestraux secondaires pour l'image des empereurs commencent déjà à apparaître, sous le titre rituel de *yuanmiao* 原廟. Sous les Song, cette tradition s'est développée en un régime dit *shenyu dian* 神御殿, « salles d'images divines », qui n'est pas seulement suivi par les Chinois Hans, mais aussi par les dynasties barbares. Sous les Yuan, ce régime atteint son apogée avec quarante-neuf salles d'images établies dans le pays, dont la plupart dans les grands temples bouddhiques, mais aussi dans les lieux taoïstes ou même chrétiens. Les Ming en revanche ont une attitude plutôt réservée en ce qui concerne l'établissement de ce genre de lieux de culte. Le seul exemple établi par les Ming à Pékin se cache dans la profonde Cité interdite. Les Qing redéveloppent encore cette tradition, mais ils préfèrent les espaces jardiniers aux temples. Parmi les cinq *yuanmiao* principaux des Qing, quatre se trouvent dans les jardins impériaux de Pékin et de Jehol.

Religion : le rôle litigieux du bouddhisme vajrayāna

L'histoire des religions en Chine est une histoire très complexe. Avec une attitude confucianiste de la part du pouvoir impérial, il est difficile de parler de l'existence d'une religion dominante. Du côté bouddhique, en général, les historiens supposent que sous les Liao, la scène religieuse était une continuation de la situation des Tang, où l'école *Huayan zong* 華嚴宗 du bouddhisme mahāyāna donne naissance aux plus grands temples de l'empire ; et sous les Jin, l'influence Song est plus remarquable, avec plus de présence de l'école zen. La vraie mutation du monde bouddhique eut lieu sous les Yuan, pendant lesquels le bouddhisme vajrayāna, connu comme le bouddhisme tibétain, prit son essor définitif et devint, avec le patronage de l'État, un culte incontournable pendant sept siècles.



Figure 3 : le Temple Miaoying si 妙應寺 et sa pagode (photo de l'auteur).

C'est aussi à cette époque que Pékin, en tant que centre des activités religieuses, connut ses premiers édifices de styles étrangers. On doit les deux plus grandes pagodes tibétaines (pagode de forme « bol renversé » d'après le terme architectural chinois) en Chine — dont l'une se trouve dans le temple *Miaoying si* 妙應寺 de Pékin — à Araniko, un architecte népalais qui travaillait auprès de Kubilai Khan ; et les deux pagodes de forme stûpa (une terrasse surmontée de cinq pagodes) que l'on trouve dans la banlieue ouest de Pékin sont attribuées à un moine indien qui inspira l'empereur Yongle des Ming par une image du Temple de la Mahabodhi. Sous les Qing, l'empereur Qianlong reproduisit directement les temples réputés du Tibet dans ses jardins impériaux, forgeant ainsi un style spécial qui marqua l'architecture bouddhique officielle de son époque. Son objectif, comme il l'exprime explicitement, était avant tout de renforcer le lien entre les peuples de l'empire. Sur le sommet de la colline principale de son jardin *Qingyi yuan* 清漪園, aujourd'hui connu comme le Palais d'été, ce monarque a fait construire deux gigantesques temples, l'un donnant sur le sud, dans le style chinois, et l'autre sur le nord, dans le style tibétain. Ce n'est pas simplement un aménagement architectural, mais aussi un grand dessin de la vision religieuse de l'empire, un modèle du cosmos en miniature, qui met la ville de Pékin sur la place d'un nœud reliant le nord et le sud.

Comme les Yuan, les Ming et les Qing apprécient le bouddhisme vajrayāna. Si le culte de l'État devait toujours être le confucianisme, les empereurs eux-mêmes étaient souvent des fidèles du bouddhisme tibétain. Cependant, l'attitude impériale envers ce culte varie. Dans la première moitié des Ming, les lamas à Pékin se sont multipliés à

un rythme non moins considérable que sous les Yuan. Ces lamas, qui se rassemblaient dans les grands temples de la capitale, obtinrent de la part de l'État les titres de différents rangs hiérarchiques et ont constitué graduellement une charge importante au sein du fonctionnement de la cour. Cette situation fut longtemps contestée par les mandarins lettrés qui considéraient le bouddhisme comme un culte barbare. Ainsi, nous pouvons comprendre leur contentement lorsque l'empereur Jiajing, montant sur le trône en 1521, prit la décision de chasser les lamas et de détruire les statues laissées par les Yuan. Plusieurs grands temples bouddhiques de Pékin, dont la plupart dataient des époques Yuan et Jin, furent détruits sous le règne de Jiajing. Dans un *Éloge de Pékin* 北京賦¹ de cette époque, on peut trouver des phrases extrêmes et violentes comme « supprimer la Salle de la grande bienveillance² et détruire les reliques du Bouddha [...] manifester la sainte doctrine pour rendre éternelles les lumières 撤大善而燬佛骨，崇聖學以恒緝熙 ».

L'auteur de cet *Éloge* place le bouddhisme en opposition avec le confucianisme. Sa déception sera pourtant de taille par la suite car l'empereur Jiajing ne supprima le bouddhisme que pour mieux afficher son zèle pour le taoïsme. Il consacra toute la deuxième moitié de son règne à l'établissement d'un grand réseau de lieux de culte taoïstes dans la ville impériale de Pékin. Probablement pour éviter les critiques des mandarins lettrés, aucun de ces lieux ne porte le nom de « temple » : ils se mélangent avec les aménagements de plaisance et s'intègrent à l'environnement jardinier près du palais.

Cet épisode taoïste fut éphémère : un mois après le décès de l'empereur Jiajing, tout ce gigantesque système est supprimé par son successeur. Avec le redressement progressif des lieux bouddhiques, la vie religieuse de l'empire retrouve son calme.

Par rapport aux Ming, il semble que les Qing eurent une stratégie plus systématique en ce qui concerne la relation entre les religions et le pouvoir d'État. Dans son œuvre *Sur les Lamas* (*Lama shuo* 喇嘛說), si l'empereur Qianlong exprime sa conception du bouddhisme tibétain dans l'unification des peuples, il montre aussi une attitude prudente sur le développement de ce culte sous la protection de l'État, en citant l'exemple des Yuan qui favorisaient trop les lamas et perdirent ainsi leur pouvoir.

¹ Il s'agit d'un genre de prose rythmée traditionnelle dont le sujet est souvent la beauté de la capitale d'une dynastie.

² Temple du bouddhisme vajrayāna dans la Cité interdite.



Figure 4 : le Temple Putuozongcheng zhi miao établi par l'empereur Qianlong à Chengde (photo de l'auteur).

Élément fondamental de la scène religieuse pékinoise depuis sept siècles, le bouddhisme vajrayāna frappe par son influence sur la vie politique de l'État, par son origine étrangère et aussi, d'un point de vue esthétique, par ses œuvres iconographiques et statuariques qui représentent un autre aspect des divinités. Gabriel de Magaillan, jésuite portugais qui travailla à la cour de l'empereur Kangxi, fut évidemment frappé par l'étrangeté du temple *Yongning si* dans la ville impériale de Pékin : « l'idole est sur l'autel dans le temple, en forme d'un homme tout nu et vilain comme le dieu Priape des Romains [...] Le feu roi père de l'empereur régnant fit bâtir ces deux temples par raison d'État [...] et pour faire plaisir à sa mère, fille d'un petit roi des Tartares Occidentaux, parce que cette princesse est fort affectionnée aux lama, et les entretient à Pe kim avec de grandes dépenses. Mais il y a apparence qu'aussitôt qu'elle sera morte on fermera ces temples abominables » (*Nouvelle relation de la Chine*).

Sa prédiction ne se réalisera pas. Aujourd'hui, ce temple et sa pagode blanche couronnent encore la ville de Pékin, après tant d'aléas historiques.

Des Liao aux Qing, Pékin se développe sous quatre dynasties « barbares » qui sont plus ou moins sinisées, et une dynastie chinoise qui prétend rétablir la tradition ancienne. D'un point de vue archéologique, la diversité culturelle de cette ville a profondément influencé, depuis le tout début, les aspects urbains et nous laisse une grande quantité de traces de la coexistence des différents peuples et de leur identité.

Cet aspect pluriculturel de Pékin, comme l'histoire des autres villes chinoises, nous montre que la Chine n'est jamais quelque chose de défini, mais toujours à définir et à redéfinir.

Bibliographie

BIOT 1851

BIOT É., *Le Tcheou-li ou Rites des Tcheou* (Zhouli 周禮), Paris, 1851.

DURET 1874

DURET T., *Voyage en Asie*, Paris, 1874.

GERNET 1959

GERNET J., *La vie quotidienne en Chine. À la veille de l'invasion mongole 1250-1276*, Paris, 1959.

GRANET 1994

GRANET M., *La civilisation chinoise : la vie publique et la vie privée*, Paris, 1994 (réédition).

NAQUIN 2000

NAQUIN S., *Peking : Temples and City Life, 1400-1900*, Oakland, 2000.

ROCHECHOUART 1878

ROCHECHOUART J. (de), *Pékin et l'intérieur de la Chine*, Paris, 1878.

SONG 1976

SONG L. 宋濂(dir.), *Yuanshi* 元史 (Histoire des Yuan), Pékin, 1976 (réédition).

YU, ZHU 2001

ZHU Y. 朱彝尊, YU M. 于敏中(dir.), *Rixia jiuwenkao* 日下舊聞考 (Études des traits historiques de la Capitale), Pékin, 2001.

ZHANG 1974

ZHANG T. 张廷玉(dir.), *Mingshi* 明史 (Histoire des Ming), Pékin, 1974 (réédition).